

Les polémiques sur la littérature d'avant-garde au Mexique (1924-1925 et 1932)

La période qui s'étend de fin 1920 à début 1925 se caractérise au Mexique par une révision des valeurs culturelles et esthétiques. Celle-ci va de pair avec les changements politiques qui font suite à la Révolution de 1910. La rupture avec le positivisme est alors définitivement consommée et les lettres mexicaines sont en quête de nouvelles orientations. La percée des mouvements d'avant-garde mexicains, qui sont à la recherche de nouveaux thèmes et de nouveaux moyens d'expression, coïncide avec le ministère de José Vasconcelos. Le début des années vingt se caractérise par l'hétérogénéité des tendances esthétiques plus ou moins novatrices qui font leur apparition. A l'occasion des polémiques de décembre 1924 et janvier 1925, les représentants des nouvelles tendances littéraires s'interrogent sur la portée des mouvements d'avant-garde et formulent des aspirations très précises. Ces polémiques reprennent avec force au printemps 1932 autour de la question « Existe-t-il une crise dans la littérature d'avant-garde ? ». Elles opposent les stridentistes et les romanciers de la colonie, partisans d'une littérature nationaliste, dont le principal critère de valeur est l'insertion de l'œuvre dans le contexte social et historique de la post-révolution, et les *Contemporáneos* qui privilégient une esthétique de l'image créatrice et affirment leur cosmopolitisme.

Les polémiques de 1924-1925 débutent au moment où l'arrivée au Pouvoir de Plutarco Elias Calles oblige Jaime Torres Bodet, Bernardo Ortiz de Montellano, Enrique González Rojo et Salvador Novo à quitter les postes

qu'ils occupent au Secrétariat d'Éducation Publique. Leur position devient alors beaucoup moins privilégiée que sous la présidence de Obregón. Ils tombent en disgrâce auprès du Pouvoir calliste pour avoir été trop proches de Vasconcelos au cours de la période précédente. Pour la première fois de leur carrière, les futurs *Contemporáneos* se trouvent en position de faiblesse face à leurs détracteurs, qui en profitent pour dénigrer leur production littéraire. Les périodiques qui se font l'écho des polémiques sont *El Excelsior*, *El Universal* et *El Universal Ilustrado*, dirigé depuis 1920 par Carlos Noriega Hope, l'un des sympathisants du stridentisme.

Le débat commence le 20 novembre 1924 avec la publication dans *El Universal Ilustrado* d'un article intitulé «La Influencia de la Revolución en nuestra literatura». Febronio Ortega, Carlos Noriega Hope et Arqueles Vela, qui se cachent derrière le pseudonyme de José Corral Rigán, y soulignent l'importance de la tâche que doit réaliser l'avant-garde mexicaine pour parvenir à renouveler la littérature nationale. Ils dénoncent les lacunes dont souffre le panorama littéraire post-révolutionnaire ; lacunes que l'avant-garde, dont ils se présentent comme les plus dignes représentants, s'efforce de combler :

«Los escritores de vanguardia no han tenido tiempo de nada. Apenas han tenido tiempo de surgir de ese caos de toda renovación. De esa renovación de la que no hay más que un precursor que es López Velarde... De esa renovación que acentuó Maples Arce y que han continuado otros -no me refiero a los del movimiento estridentista- bifurcándose por personales senderos poéticos por la inercia misma de la Revolución [...] La revolución tiene un gran pintor : Diego Rivera. Un gran poeta: Maples Arce. Un futuro gran novelista : Mariano Azuela cuando escriba la novela de la revolución.»¹

Les auteurs de cet article, qui se situent dans la lignée du stridentisme, insistent sur le fait que l'avant-garde n'en est encore qu'à ses balbutiements. Ils donnent le ton de la polémique en affirmant que les mouvements d'avant-garde doivent être essentiellement représentatifs de la Révolution mexicaine.

L'article de Julio Jiménez Rueda, «El Afeminamiento en la literatura mexicana», publié dans *El Universal* le 20 décembre 1924, met véritablement le feu aux poudres. Jiménez Rueda donne une vision très pessimiste du

1 CORRAL RIGAN José, «La Influencia de la Revolución en nuestra literatura», *El Universal Ilustrado*, México, 20 de nov. de 1924, p. 43.

panorama littéraire mexicain du début des années vingt et rejette en bloc toute la production de l'avant-garde. Il fustige les jeunes écrivains en les accusant d'avoir provoqué une décadence dans les lettres mexicaines et d'avoir amolli le mode de pensée :

«Pero hoy, hasta el tipo del hombre que piensa ha degenerado. Ya no somos gallardos, altivos, toscos. Es que ahora suele encontrarse el éxito, más que en los puntos de la pluma, en las complicadas artes del tocador»²

Cette allusion au manque de virilité de la nouvelle génération littéraire s'adresse tout particulièrement aux *Contemporáneos*, fréquemment attaqués à cause de l'homosexualité de certains d'entre eux. Elle fait aussi référence à la sensibilité post-moderniste, qui semble anachronique aux partisans d'une littérature de combat car elle est en désaccord complet avec les idéaux masculins de la Révolution. Jiménez Rueda reproche aux nouveaux intellectuels de s'enfermer dans leur tour d'ivoire et de rester indifférents à la réalité mexicaine. Il les juge responsables, faute d'un engagement suffisant, du manque d'œuvres représentatives de l'esprit tragique de l'époque post-révolutionnaire :

«Extraño verdaderamente parece que en catorce años de lucha revolucionaria no haya aparecido la obra poética, narrativa o trágica que sea compendio y cifra de las agitaciones del pueblo en todo ese periodo de cruenta guerra civil [...] No ha vibrado el alma del poeta a compás de la patria transida en el momento de dolor, en el momento de angustia o de zozobra que ella ha vivido. El narrador ha tenido ojos pero no ha sabido ver»³

Il s'agit d'un revirement de Julio Jiménez Rueda qui, en tant que représentant du roman de la colonie, s'était jusqu'alors réfugié dans le passé mexicain, précisément pour échapper au contexte révolutionnaire.

La réponse à cette virulente critique ne se fait pas attendre : le 25 décembre 1924, Francisco Monterde réplique à Julio Jiménez Rueda dans *El Universal*. «Existe una literatura mexicana viril»⁴, affirme Monterde dont l'une des idées essentielles est que la littérature nationale souffre davantage du

2 JIMENEZ RUEDA Julio, «El Afeminamiento en la literatura mexicana», *El Universal*, México, 20 de dic. de 1924, p. 3.

3 *Ibid.*

4 MONTERDE Francisco, «Existe una literatura mexicana viril», *El Universal*, México, 25 de dic. de 1924, 1a sección, p. 3.

manque de diffusion que de l'absence d'écrivains de qualité. Monterde déplore l'insuffisance du système éditorial mexicain qui restreint la production des ouvrages en limitant outre mesure la publication d'œuvres nouvelles. Il fustige également la faiblesse de la critique littéraire mexicaine, qu'il juge incapable de reconnaître et de promouvoir les œuvres importantes. Cependant, ces défauts ne doivent pas occulter l'existence d'une littérature qui, sans être dégénérée ni efféminée, est représentative de la réalité du moment, et que Monterde désigne sous le terme de « literatura viril ». Il présente le roman de Mariano Azuela *Los de abajo*, publié en 1916, comme l'exemple le plus représentatif de la littérature mexicaine contemporaine, tout en s'insurgeant contre le manque de publicité faite autour de cette œuvre :

«¿Quién conoce a Mariano Azuela, aparte de unos cuantos literatos amigos suyos? Sin embargo, es el novelista mexicano de la revolución, el que echa de menos Jiménez Rueda en la primera parte de su artículo.»⁵

À partir de ce moment, les polémistes s'intéressent surtout au cas de Mariano Azuela et se posent les deux questions suivantes : Azuela est-il le « romancier de la Révolution » ? *Los de abajo* est-il un authentique chef-d'œuvre ? Aux critiques progressistes, comme Francisco Monterde⁶ et Carlos Noriega Hope⁷ qui exaltent à la fois les qualités littéraires de Azuela et la valeur documentaire de son œuvre, s'opposent les critiques conservateurs, dont le principal porte-parole est Victoriano Salado Alvarez. Ce dernier juge Mariano Azuela comme un romancier mineur, accumulant fautes de langue et maladroites stylistiques :

«Sus obras no están bien escritas; no sólo tienen concordancias gallegas, inútiles repeticiones, faltas garrafales de estilo, sino que carecen hasta de ortografía, de la ortografía elemental que se aprende en tercer año de primaria [...]

Las obras de Azuela escritas hasta el presente sólo se consultarán en el futuro como trabajos históricos, como muestras de lengua popular de su región [...] Pero por lo demás, quedarán *hors de la littérature*.»⁸

5 MONTERDE Francisco, «Existe una literatura mexicana viril», *El Universal*, México, 25 de dic. de 1924, 1a sección p. 3.

6 MONTERDE, Francisco, «Los de arriba y los de abajo», *El Universal*, México, 1° de feb. de 1925, 1a sección, p. 3.

7 NORIEGA HOPE Carlos, «El Doctor Azuela y la crítica del punto y coma», *El Universal*, México, 10 de feb. de 1925, 1a sección, p. 3.

8 SALADO ALVAREZ Victoriano, «Las obras del Doctor Azuela», *El Excelsior*, México, 4 de feb. de 1925, 1a sección, p. 5.

Cette polémique autour d'Azuela a pour première conséquence la publication de *Los de abajo* dans *El Universal Ilustrado* à partir du 29 janvier 1925, à l'initiative de Carlos Noriega Hope. Cela marque le début de la véritable diffusion de *Los de abajo* au Mexique. Les débats sur la littérature d'avant-garde contribuent directement à la célébrité de l'œuvre de Mariano Azuela et au développement du roman de la Révolution mexicaine.

La polémique fait tache d'huile le 22 et le 29 janvier 1925, avec la publication, dans *El Universal Ilustrado* d'une grande enquête dont le thème est « Existe-t-il une littérature mexicaine moderne ? »⁹. La majorité des écrivains interrogés se montre plutôt optimiste quant à l'avenir des lettres mexicaines et croit en l'amorce d'un renouveau. Presque tous les participants ont bon espoir de réduire l'écart qui leur semble exister entre la littérature et la réalité mexicaine. Mariano Azuela attaque les écrivains professionnels qu'il juge incapables de comprendre « las palpitaciones del alma nacional »¹⁰. Il réclame l'avènement d'une littérature de combat, qui soit la fidèle expression des souffrances du peuple mexicain :

« Tendremos el libro ansiosamente deseado, el que nos arrebatemos de las manos para sentir el golpe de maza que anonada, el bisturí qui abra sin piedad las carnes, el cauterio que las carbonice; el libro que llegue hasta los más recónditos lugares de nuestro suelo como las novelas de Emile Zola en Francia y las de León Tolstoï en Rusia. Y será nuestro libro: sangre de nuestra sangre y carne de nuestra carne. »¹¹

L'invocation de Azuela est une incitation à la création d'une littérature représentative des sentiments, des aspirations de la nation. Les préoccupations nationalistes qui vont marquer la fin des années vingt et le début des années trente apparaissent à l'état de latence dans les polémiques de fin 1924-début 1925, période qui correspond à un moment de transition. En effet, ces débats coïncident avec l'arrivée au pouvoir de Calles, qui prend en main la direction des affaires culturelles du pays. Il s'agit d'un tournant essentiel puisqu'à partir de 1925, le principal critère d'évaluation d'une

9 « ¿Existe una literatura mexicana moderna? », *El Universal Ilustrado*, México, 22 y 29 de enero de 1925, p. 3 y 6 : Les participants sont Federico Gamboa, Salvador Novo, Mariano Azuela, Salatiel Rosales, Enrique González Martínez Rafael Calleja, José Vasconcelos, Agustín Martínez, Luis Quintanilla, Francisco González León et Victoriano Salado Alvarez.

10 AZUELA Mariano, « ¿Existe una literatura mexicana moderna? », *El Universal Ilustrado*, México, 22 de enero de 1925, p. 3 : « ¿Qué saben de esas enormes palpitaciones del alma nacional que están sacudiendo en estos mismos instantes a nuestra raza? »

11 *Ibid.*

œuvre d'art devient son degré de représentativité de la réalité nationale. Les tendances nationalistes deviennent de plus en plus appuyées, jusqu'à être officiellement reconnues le 4 mars 1929, lors de la fondation du Parti National Révolutionnaire. À l'occasion de la création de ce Parti unique, Calles sollicite l'aide des intellectuels mexicains pour renforcer la cohésion du pays, comme l'avait déjà fait Vasconcelos en juin 1920 lors de son discours d'investiture à la charge de Recteur de l'Université Nationale. Néanmoins, Calles établit une restriction importante, puisqu'il s'adresse uniquement aux «intellectuales de buena fe», c'est-à-dire ceux qui reconnaissent la politique culturelle nationaliste de l'Etat mexicain et acceptent d'y collaborer. Le champ du Pouvoir accapare alors le champ du Savoir en imposant aux hommes de lettres un certain type de production sous peine d'être mis au ban de la société culturelle.

Cette situation parvient à son apogée au printemps 1932, à une époque où Calles, chef suprême de la Révolution mexicaine, contrôle étroitement la production littéraire et artistique et encourage le développement du roman de la Révolution mexicaine et du roman de protestation sociale. Les membres du groupe *Contemporáneos* qui remettent en cause la politique culturelle de l'Etat deviennent la cible privilégiée des partisans du nationalisme culturel. Ils sont qualifiés par leurs adversaires de *desarraigados*, *descastados*, *escapistas*, *extranjéristas* et *afrancesados*. Les défenseurs de la tradition insistent beaucoup sur le caractère apatride de la littérature d'avant-garde, qui leur apparaît comme une injure à la nationalité mexicaine. Lors de l'enquête «¿Existe una crisis en la generación de vanguardia?» Ermilo Abreu Gómez accuse l'avant-garde d'avoir répudié ses racines, ce qui ôte toute valeur à son œuvre :

«La vanguardia mexicana no corresponde a ninguna literatura nuestra. Por este vicio de formación, como ya he advertido, hemos creado literatos, pero no hemos fraguado ninguna literatura. La vanguardia mexicana no ha surgido para mejorar o para empeorar ningún camino trazado o esbozado por nuestra sensibilidad, por nuestra mentalidad, por nuestro dolor, por nuestra angustia. Es una vanguardia descastada que ha vuelto la espalda, impúdica, a la sangre de nuestro solar y se ha hecho sorda al latido de la angustia de nuestra raza.»¹²

Paradoxalement, les critiques de leurs adversaires se transforment en éloges aux yeux des *Contemporáneos*, qui font une analyse opposée de la

12 ABREU GOMEZ Ermilo, «¿Existe una crisis en nuestra literatura de vanguardia?», *El Universal Ilustrado*, México, n° 781, México, 28 de abril de 1932.

situation des lettres mexicaines. Si les nationalistes tiennent rigueur aux *Contempoáneos* de leur déracinement, ces derniers leur reprochent au contraire leur trop profond enracinement dans la réalité mexicaine. Ils considèrent que le rejet des influences extérieures est néfaste à la bonne santé des lettres mexicaines. Dans un article fondamental publié le 22 mai 1932, Cuesta présente le nationalisme comme une attitude d'auto-suffisance due à une surestimation de ce qui est mexicain :

«El nacionalismo equivale a la actitud de quien no se interesa, sino con lo que tiene que ver inmediatamente con su persona ; es el colmo de la fatuidad. Su principio es: no vale lo que tiene un valor objetivo, sino lo que tiene un valor para mí.»¹³

Il juge que cet excès de complaisance amène les nationalistes à restreindre outrageusement leurs horizons, ce qui les confine dans une stérile idolâtrie de leur patrimoine littéraire. Leur narcissisme les pousse à tout sacrifier au particularisme :

«Pero de allí es de donde parte su nacionalidad, su originalidad: de su estrechez de miras. No les interesa el hombre sino el mexicano; ni la naturaleza, sino México, ni la historia sino su anécdota local.»¹⁴

Cuesta affirme qu'il faut faire preuve de discernement et s'interdire de louer sans réserve toutes les productions d'origine mexicaine pour la seule et unique raison qu'elles sont mexicaines, sans se soucier de leurs qualités littéraires ou artistiques :

«Su sentir íntimo puede expresarse así: lo poseído vale porque se posee no porque vale fuera de su posesión; de tal modo que una miseria mexicana no es menos estimable que cualquier riqueza extranjera; su valor consiste en que es nuestra. Es la oportunidad para valer de lo que tiene cada quien, de lo que no vale nada. Es la oportunidad de la literatura mexicana.»¹⁵

Cuesta juge que le « retour aux valeurs mexicaines » prôné par Abreu Gómez est préjudiciable à l'avenir de la culture mexicaine, car il menace de faire sombrer les lettres et les arts dans la médiocrité et l'inculture. Cuesta

13 CUESTA Jorge, «La Literatura y el nacionalismo», *El Magazine para todos*, Suplemento de *El Universal*, 22 de mayo de 1932, p. 3.

14 *Ibid.*

15 CUESTA Jorge, «La Literatura y el nacionalismo», *El Magazine para todos*, Suplemento de *El Universal*, 22 de mayo de 1932, p. 3.

présente le nationalisme culturel comme un esclavage inadmissible, privant les écrivains et les artistes de leur liberté d'expression et restreignant considérablement leurs capacités créatrices¹⁶. La conception que Abreu Gómez et Cuesta se font de la greffe permet de mieux apprécier leur divergence de point de vue. Selon le premier, l'avant-garde s'est affaiblie en se tournant vers l'extérieur :

«No es ésta una vanguardia en relación a nosotros. Es tan sólo una muestra, muestra inferior, muestra endeble de la vanguardia extranjera. Es una rama perdida, perdida y podrida de un árbol cuyas raíces y cuya savia no podemos conocer bien. Se trata tan sólo de un lamentable trasplante. Y como es trasplante sólo produce frutos entecos, picados, sin semilla. Sí, frutos débiles: frutos estériles, sin capacidad de reproducción en nuestra tierra.»¹⁷

Au contraire, Jorge Cuesta précise que «es principio elemental de arboricultura el trasplanto, para obtener más frutos y más vigorosos»¹⁸. Xavier Villaurrutia utilise également l'image de l'arbre pour aborder le thème de la légitimité des influences extérieures. Il démontre que les discussions à propos du déracinement reposent sur un faux problème :

«Qué importa que se nos acuse de soñar en Europa o en Norteamérica, de saber idiomas, de aceptar influencias extranjeras, de no echar raíces en nuestro suelo. Las raíces están presas, son las ramas lo que está libre; se mueven, se desprenden, viajan.»¹⁹

Les *Contemporáneos* déplorent le caractère trop exclusif des intellectuels nationalistes, incapables d'accepter la singularité de ceux qui ne partagent pas leurs idées. Ils tentent de démontrer que, contrairement aux accusations dont ils sont l'objet, ce ne sont pas eux qui sont animés d'un esprit de clan, mais bien les nationalistes, que leur étroitesse de point de vue fait sombrer dans l'intolérance.

16 CUESTA Jorge, «¿Existe una crisis en nuestra literatura de vanguardia?», *El Universal Ilustrado*, 14 de abril de 1932 : «[...] Infeliz esclavitud a no sé qué realidad mexicana, qué realidad revolucionaria o qué realidad moderna.»

17 ABREU GOMEZ Ermilo, «¿Existe una crisis en nuestra literatura de vanguardia?», *El Universal ilustrado*, 28 de abril de 1932.

18 CUESTA Jorge, «La Literatura y el nacionalismo», *El Magazine para todos*, Suplemento de *El Universal*, 22 de mayo de 1932, p. 3.

19 VILLAU RRUTIA Xavier, «Entrevista con Febronio Ortega, Conversación en un escritorio», *Revista de revistas*, México, 10 de abril de 1932.

Cependant, au lieu de faire front commun avec ses compagnons de génération, José Gorostiza renie la littérature d'avant-garde en des termes proches de ceux employés par Salado Alvarez et Abreu Gómez. Dans l'enquête «¿Está en crisis la generación de vanguardia?», il affirme que la littérature mexicaine post-révolutionnaire n'est que le pâle reflet de la littérature européenne. Il estime que l'avant-garde a fait fausse route en imitant les auteurs européens, dont les œuvres sont inadaptables au Mexique, faute de compatibilité avec le milieu. Gorostiza se déclare favorable à un retour aux valeurs spécifiquement mexicaines :

«Nos habíamos perdido. Las modas "europeas" sólo nos proporcionaban una satisfacción temporal. Pero hay que ser demasiado frívolo, hay que carecer en absoluto de cualidades personales para ser esclavo de las modas y estar siempre en torturante caza del último figurín importado. No. Hay que rectificar. Estamos en crisis. Crisis de transición para unos, de muerte, para otros. Allá cada uno con su experiencia. Yo saqué la mía del vanguardismo y quiero aprovecharla haciendo acto de contrición. De ahora en adelante en lo mío, en lo auténticamente mío, originariamente y además mexicano; que responda al medio que vivimos, sentimos, que esté fuertemente ligada, entrañable y cordialmente unido a nuestra inquietud, a nuestro conflicto, a nuestra sensibilidad, a nuestra mentalidad.»²⁰

Dans une entrevue accordée à Febronio Ortega en mars 1932, José Gorostiza lance de graves accusations contre Jaime Torres Bodet et Xavier Villaurrutia. Il décrit l'œuvre de ses amis comme privée de signification dans le contexte de la tradition mexicaine :

«[...] La obra de Jaime Torres Bodet y de Xavier Villaurrutia, aisladas pueden tener mucha significación, pero desde luego que no caben en la literatura europea, no porque desmerezcan sino porque no son obras europeas, aunque Torres Bodet y Villaurrutia no lo crean. En resumen, estas obras no encajan en lo europeo ni contribuyen a hacer literatura mexicana; sólo pueden aspirar al destino de obras aisladas, hechas en el aire, si raíces en ninguna cultura, en ningún hecho.»²¹

20 GOROSTIZA José, «Una Encuesta sensacional, ¿Está en crisis la generación de vanguardia?, por Alejandro Nuñez Alonso», *El Universal Ilustrado*, México, Año XV, n° 775, 17 de marzo de 1932

21 GOROSTIZA José, «Entrevista con Febronio Ortega, Gorostiza y la situación de las letras mexicanas», *Revista de revistas*, vol. XXII, n° 141, 27 de marzo de 1932.

Gorostiza a-t-il craint, comme le suggère José Joaquín Blanco²², de déplaire au Pouvoir en prenant le parti de l'avant-garde contre les nationalistes à une époque où il occupait des postes officiels de plus en plus importants ? Cela reste une question en suspens. Cuesta, profondément affecté par la désaffection de Gorostiza, l'accusa de « s'être déçu lui-même »²³.

Le terrible sacandale de la revue *Examen*, déclenché par les représentants de la droite mexicaine en octobre 1932, apparaît comme le prolongement des polémiques du printemps 1932. Les nationalistes s'unissent pour obtenir la suspension de la revue dirigée par Jorge Cuesta pour atteinte à la morale publique. Les détracteurs d'*Examen* jugent que la publication par épisodes du roman de Rubén Salázar Mallén, *Cariátide*, dans les deux premiers numéros de la revue, est un outrage aux bonnes moeurs. Les censeurs prétendent que *Cariátide* est une œuvre à caractère pornographique, écrite avec un vocabulaire ordurier²⁴. Le troisième numéro d'*Examen* est essentiellement consacré au problème de la confiscation de la revue. Il reprend des extraits de presse, tirés de *El Excelsior* et de *El Nacional*, significatifs des accusations lancées contre *Examen* et *Cariátide*²⁵.

Jorge Cuesta s'insurge violemment contre la campagne de diffamation menée contre *Examen*²⁶. Au-delà des questions de personnes, la condamnation d'*Examen* lui apparaît comme un acte grave, lourd de répercussions sur l'ensemble de la vie culturelle mexicaine. Cuesta estime que cette mesure équivaut à une atteinte à la liberté d'expression en général.

22 SHERIDAN Guillermo, *Los Contemporáneos ayer*, Fondo de Cultura Económica, México, 1985, p. 373 : José Joaquín Blanco émet l'hypothèse selon laquelle José Gorostiza aurait adopté cette attitude pro-nationaliste «para evitarse la animadversión del Poder», ce qui lui aurait permis de ne pas sacrifier sa carrière diplomatique.

23 CUESTA Jorge, «¿Existe una crisis en nuestra literatura de vanguardia?», *El Universal Ilustrado*, México, n° 781, 28 de abril de 1932 : «José Gorostiza se decepciona a sí mismo».

24 SALAZAR MALLEEN Rubén, «Cariátide», *Examen*, México, n° 1, agosto de 1932, p. 16-20.

«Cariátide», *Examen*, México, n° 2, sept. de 1932, p. 13-20.

25 «La Consignación de *Examen*, Extractos de la prensa », *Op. cit.*, pp. 22-24. Nous donnons pour exemple cette citation extraite de *El Nacional* : «Casualmente nos encontramos en un estercolero literario, al recorrer las páginas de una revista intitulada *Examen*. Se publica allí una « novela » escrita en un lenguaje propio para que una mula pare las orejas. Nunca hemos visto en letras de molde nada más soez. [...] ¡Tanto ha descendido el llamado vanguardismo en México ! [...] Se trata de la palabra bronca, de la palabrota que los más incultos reclutas no se atreven a decir, y toda la novela está llena de estas atrocidades.», ISLAS BRAVO Antonio, «La Pudrición literaria», *El Nacional*, 20 de oct. de 1932, cité dans *Examen*, *Op. cit.*, p. 23).

26 CUESTA Jorge, «La Consignación de *Examen*, Comentarios breves», *Examen*, México, n° 3, nov. de 1932, p. 24-26.

Elle affecte par conséquent tous les intellectuels, qui devraient se sentir également menacés :

«La resolución judicial alcanzará, una vez dictada, a todos los escritores, a todos los periódicos y aún a los medios plásticos de la expresión. Hay en ello, por lo tanto, un interés que rebasa al individuo y a la clase para convertirse en un interés nacional.»²⁷

Cuesta s'insurge contre la disproportion des sanctions que l'on veut prendre contre *Examen*, revue à petit tirage, destinée à un public spécialisé, alors que le danger de corruption morale est bien faible. Cette sévérité est d'autant moins justifiée qu'il existe en librairie de multiples romans correspondant aux mêmes critères que *Cariátide* sans que le gouvernement les fassent interdire et que plusieurs revues ont publié des extraits d'œuvres tout aussi "inconvenantes" que *Cariátide*, sans faire l'objet de poursuites judiciaires. Cuesta tente de mettre à jour les véritables raisons de l'interdiction d'*Examen*, puisque les causes morales invoquées ne sont que des prétextes. Il affirme que la campagne de diffamation menée par *El Excelsior* a en réalité pour objectif de discréditer le Secrétaire d'Education Publique, Narciso Bassols. Les collaborateurs d'*Examen*, Jorge Cuesta, José Gorostiza et Xavier Villaurrutia, alors en poste au Secrétariat d'Education Publique, seraient les victimes expiatoires d'un complot dirigé contre Bassols²⁸. Toutefois, Rodolfo Usigli donne une autre version des faits : les articles de Samuel Ramos²⁹ publiés dans *Examen* auraient si fortement déplu à Calles que ce dernier aurait orchestré le boycott de la revue afin d'interrompre sa publication et se débarrasser en même temps de ses collaborateurs, jugés indésirables au Secrétariat d'Education Publique³⁰.

27 CUESTA Jorge, *Op. cit.*, p. 24.

28 L'orientation socialiste que Bassols veut donner à l'éducation mexicaine suscite le mécontentement de la droite catholique, dont *El Nacional* et *El Excelsior* sont les porte-parole. Narciso Bassols est d'ailleurs contraint à la démission en 1934 à cause des nombreuses manifestations de rejet provoquées par l'introduction de l'éducation sexuelle en cinquième et sixième année d'école primaire.

29 RAMOS Samuel, «Psicoanálisis del mexicano», *Examen*, México, n° 1, agosto de 1932, p. 8-11.

RAMOS Samuel, «Motivos para una investigación del mexicano», México, *Examen*, n° 2, sept. de 1932, p. 7-11. Samuel Ramos affirme que le nationalisme est une idée empruntée à l'Europe, en déphasage complet avec l'histoire et la société mexicaine, incompatible avec les exigences de la culture mexicaine.

30 USIGLI Rodolfo, cité par Louis PANABIÈRE, *Itinerario de una disidencia, Jorge Cuesta (1903-1942)*, Fondo de Cultura Económica, México, 1985, p. 71 : «El último chisme con relación al finiquitado asunto de *Examen* es que la salida de sus redactores de la S.E.P. se debió principalmente a los artículos de Samuel Ramos. Parece ser que, enterado en

En dépit de la décision de justice rendue en faveur de Jorge Cuesta, les nationalistes remportèrent une victoire certaine puisqu'*Examen* cessa de paraître. Cet épisode est révélateur de l'emprise du Pouvoir sur les intellectuels mexicains pendant le *Maximato*. La censure intervient pour sanctionner les réalisations qui ne rentrent pas dans la lignée des projets soutenus par l'Etat, entravant la liberté de la presse. La violence des réactions suscitées par *Examen* dans les milieux nationalistes se comprend mieux lorsque l'on sait que Cuesta avait conçu cette revue comme un instrument d'analyse fait pour incommoder le Pouvoir. *Examen* est une revue subversive par le seul exercice de son esprit critique, profondément décapant, qui perce les intentions du Pouvoir en dissolvant le vernis du discours officiel.

De tous les participants aux polémiques de 1932, Jorge Cuesta est celui qui critique avec le plus de virulence la littérature nationaliste. Il se déclare contre l'imposition d'un credo nationaliste, qui risque de faire sombrer la production artistique et littéraire dans l'uniformité et la banalité. Il met à nu les véritables intentions de ceux qui veulent donner un contenu nationaliste à l'art et à la littérature :

«[...] Los que pretenden hacer de su banalidad, su diferencia; de su vulgaridad, su distinción [...] Los que pretenden que su vanguardismo difiera o que los distinga su gregarismo tradicional o anti-tradicional [...] Los que pretenden que los distinga su hora o su lugar de nacimiento lo que comparten con cualquiera. [...] Los que pretenden que los distinga América o México.»³¹

Cuesta condamne tous ceux qui veulent doter l'art d'un contenu quelconque, que celui-ci soit religieux, social, historique ou politique. Ce procédé lui semble en totale contradiction avec la nature profonde de l'art, dont «la más grande virtud es su indiferencia por el contenido»³². Cuesta estime que l'art ne doit être investi d'aucune mission particulière et que lui en assigner une équivaut à le dévaloriser. Il est sans indulgence envers ceux qui portent atteinte à la liberté de l'art pour satisfaire leurs propres ambitions littéraires, politiques ou économiques. Son indignation, profonde et sincère, est à la mesure de son honnêteté intellectuelle. Au lendemain du

ellos, el general C. los criticó con dureza opinando que la situación de México exige que se conserven los pocos valores que tenemos, aún mintiendo, y que es un crimen destruirlos.»

31 CUESTA Jorge, «Clasicismo y romanticismo», *Revista de revistas*, 12 de junio de 1932.

32 CUESTA Jorge, «Conceptos del arte», *El Excelsior*, 19 de julio de 1932.

scandale d'*Examen*, l'état d'esprit de Jorge Cuesta est très sombre. Il pense que la culture mexicaine ne pourra échapper à la médiocrité et à l'hypocrisie tant qu'elle sera sous le joug de ce qu'il appelle la « morale de la lâcheté »³³. Cuesta fait preuve d'un grand pessimisme quant à l'avenir des lettres au Mexique, fortement compromis tant que les intellectuels se laisseront aveugler par les passions nationales. Il considère que l'Etat ne peut s'immiscer dans les affaires culturelles sans faire preuve d'un grave abus de pouvoir. Il proteste contre l'instauration d'un art officiel qui devrait correspondre à des normes précises pour être reconnu par ses promoteurs. Cette obligation rétrécit en effet les horizons créatifs, en contraignant l'artiste à concevoir son œuvre uniquement dans le sens qui convient au Pouvoir. Son expression devient alors un instrument de propagande au service des intérêts de l'Etat. En renonçant à son indépendance, le créateur perd une de ses qualités essentielles : son originalité, son droit à la différence.

Les polémiques de 1924-1925 et 1932 sont donc révélatrices de la tentative d'institutionnalisation du Savoir par le Pouvoir sous la présidence de Calles et pendant le *Maximato*. Parce qu'ils refusent de donner un contenu social à leurs œuvres, les *Contemporáneos* font l'objet d'une tentative d'exclusion visant à les disqualifier aux yeux du public. Jugés indignes d'être mexicains, ils sont accusés d'être indifférents à la réalité de leur pays et d'amollir la littérature nationale en copiant les auteurs étrangers, alors que leurs nombreux essais critiques et le programme de la revue *Contemporáneos* montrent que loin de vouloir s'échapper hors de la réalité mexicaine, ils veulent au contraire y adhérer pour mieux la comprendre grâce à l'exercice de la critique. D'autre part, en se préoccupant trop exclusivement de faire une littérature représentative de la réalité mexicaine, les polémistes nationalistes oublient trop souvent les critères esthétiques dans leur estimation de la littérature d'avant-garde. Comme le souligne Bernardo Ortiz de Montellano en 1930, ils confondent littérature de la Révolution et littérature révolutionnaire :

«El arte es revolucionario por sí y en sí mismo [...] El tema de la Revolucion no creará nunca para nosotros la literatura revolucionaria, nueva en su concepto estético y en su propia expresión.»³⁴

C'est au nom de cette distinction que Xavier Villaurrutia revient dans un article publié en février-mars 1931 sur les éléments du débat de 1924-

33 *Ibid.* : «Esta es su "moral": la cobardía.»

34 ORTIZ de MONTELLANO Bernardo, «Literatura de la Revolución y literatura revolucionaria», *Contemporáneos*, México, vol. VII, n° 23, abril de 1930, p. 79-80.

1925 concernant l'œuvre de Mariano Azuela. Il considère que Mariano Azuela n'est pas «el novelista de la Revolución mexicana» mais «un novelista mexicano revolucionario»³⁵. Pour lui, l'intérêt de l'œuvre de Azuela ne réside pas dans le traitement du thème de la Révolution et dans l'emploi de quelques mexicanismes, mais dans sa qualité littéraire et son originalité artistique. C'est l'organisation technique des romans de Azuela qui les rend véritablement révolutionnaires, non sur le plan politique ou social, mais sur le plan esthétique, car leur auteur rompt avec les procédés romanesques précédemment en vigueur. Villaurrutia apprécie la simplicité narrative de Azuela et son pouvoir de suggestion, sa capacité à insuffler vie aux personnages qu'il met en scène et à animer les situations qu'il dépeint :

Les *Contemporáneos* se refusent à considérer le roman de la Révolution comme l'expression littéraire la plus représentative de la réalité du pays et de la mentalité du peuple mexicain. Ils s'efforcent de démontrer que le roman de la Révolution n'est que littérature, impuissante à exprimer, et encore moins à créer un quelconque caractère national. Salvador Novo incite ses lecteurs à ne pas se laisser abuser par ce qu'il considère comme une manipulation :

«Buscar “lo mexicano” dentro de la forzada literatura inspirada en la Revolución que ahora se ha producido, parece tarea tan inútil como pretender que en la literatura de la Revolución francesa, y sólo en ella, puede hallarse “lo francés” genuino. Si lo mexicano existe, será anterior y posterior a la Revolución de 1910, que representa tan sólo una fase, importantísima y todo, de nuestra vida. Los frutos de la revolución no deben buscarse en la literatura, como tampoco contiene ésta los antecedentes de aquélla.»³⁶

Salvador Novo met en garde le public contre les confusions idéologiques consistant à assimiler littérature et expression du sentiment national. Il lui semble au contraire que les lettres mexicaines ne pourront acquérir un véritable intérêt qu'en dissociant leurs thèmes des préoccupations historiques du moment et en cherchant d'autres sources d'inspiration. Dès 1925, les *Contemporáneos* choisissent effectivement de se consacrer à la réalisation de cet « art révolutionnaire » qui passe avant tout par une rénovation formelle, ce qui leur fait mériter de plein droit le titre de poètes d'avant-garde.

35 VILLAURRUTIA Xavier, «Sobre la novela, el relato y el novelista Mariano Azuela», *La Voz Nueva*, México, vol. I, n° 46, feb.-marzo de 1931.

36 NOVO Salvador, «Resumen», *La Gaceta*, México, 15 de julio de 1931, p. 17-18.

Les polémiques sur la littérature d'avant-garde au Mexique (1924-1925 et 1932)

Béatrice MENARD
Université de Paris X - Nanterre